

« Ana y Serafín. Inquilinos de la periferia » (transcription du spectacle en français)

Préambule

Je viens vous raconter l'histoire d'Ana et Serafín, des locataires de la périphérie. Mes parents : Lui a 95 ans et elle 90. Donc c'était maintenant ou jamais. Ah, j'avais oublié ! J'aimerais essayer quelque chose de nouveau aujourd'hui... mais j'aurai besoin de votre aide... voilà, il y a un moment dans la pièce où moi, en faisant semblant d'être mon père, j'entre avec les valises, je m'agenouille, je lève les bras, j'ouvre les mains et je crie : !!TERRE !!! Quand je ferme les poings, j'ai besoin que vous applaudissiez avec enthousiasme, avec beaucoup de force. Si quelqu'un se sent motivé et dit BRAVO SERAFÍN, ce serait parfait pour obtenir ce que la scène nécessite, et quand je baisse les bras, vous arrêtez d'applaudir... On essaie ?

Voici la valise de mes parents. Ils sont arrivés à la gare de France, à Barcelone, avec El Sevillano, en 1962. D'abord lui, puis quelques mois plus tard elle. Avec cette valise, quelques photographies et un matelas.

Quand je suis parti de ma terre,
J'ai tourné le visage en pleurant,
Car ce que je chérissais le plus
Resterait derrière moi,
J'avais pour compagne
Ma vierge de San Gil,
Un souvenir et une peine
Et un rosaire en ivoire.

Serafín—Ma mie!...

Désolé... mais c'est que mon père... mon père est devenu vieux tout d'un coup, à 90 ans. Bien que je le voyais vieux ; plus lent, moins agile, il était autonome. Un jour, ça devait arriver ! Et ma mère aussi, mais elle, plus lentement, sur la pointe des pieds... sans faire trop de bruit ; avec sa surdité et sa perte de vision... mais mon père, je ne le voyais pas vieux. Mais après avoir dû le lever et le laver, avec ce regard d'enfant effrayé, si fragile... il perd la mémoire et mélange les lieux. Il parle de sa mère et de ses frères, sans se rappeler que la plupart sont déjà morts... on continue...

Serafín—Ma mie, c'est bon, tu peux venir maintenant, c'est le moment ! J'ai trouvé un travail dans un atelier de maroquinerie, donc je peux laisser celui de la construction. Nous allons bientôt trouver un appartement à louer et en attendant, nous pourrions aller chez ma sœur...

Ana : ...Chez sa sœur... tu parles, chez sa sœur... Carmela !

Voisine : Anita, on m'a dit que ton Serafín a trouvé du travail à Barcelone...

Ana : Oui. On dirait que là-bas, tout le monde trouve du travail...

Voisine : Oui, et qu'on attache les chiens avec des saucisses, ha, ha, ha.

Ana : Mais le fait de monter dans le Sevillano... Que veux-tu que je te dise ?... laisser ici mes parents et tant de choses... mais je me suis mariée avec lui et on doit rester ensemble, quel que soit l'endroit. Mais cette histoire de ne pas avoir notre appartement... et de devoir aller chez sa sœur... je ne sais pas..., même s'il dit qu'elle a tout en double...

Voisine : Aujourd'hui, les López sont partis, demain ce sera les Pérez et maintenant vous, si ça continue comme ça, on va se retrouver bien seuls.

Ana : (Pour elle-même) Si ce n'était pas pour les vents de misère qui ont asséché nos lèvres et notre illusion... La misère souffle avec force et les racines sans nutriment ne peuvent s'accrocher dans la terre.

Voisine : Que dis-tu ?

Ana : Rien, juste qu'avec tous les impayés à l'usine de bonbons et le peu de travail qu'il y a... il est normal qu'on pense à partir.

Voisine : Oui, mais ça fait beaucoup de peine...

Ana : La peine, c'est de rester ici encerclés par la faim.

Voisine : Si je pouvais... mais mon cas est différent.

Ana : Je te raconterai tout ce que je vois, tout ce qui se passe.

Voisine : Je ne sais pas si ça vaut la peine... même si j'aimerais beaucoup.

Ana : Je le ferai pour nous deux. Ainsi, nous serons un peu moins seules...

SON de TRAIN : TRAIN À DESTINATION DE BARCELONE QUAI 1 VOIE 3

Ana : (À la voisine) Quel stress, Carmela !... les sièges sont en bois et je ne sais pas très bien comment m'installer, en plus, c'est plein de monde et tout le train est rempli à bloc : de valises, de couvertures, de casseroles... il y a des enfants qui, n'ayant pas de billet, ne cessent de se cacher. Oh... en les voyant, je pense que les miens auraient maintenant... trois et un an, le petit... j'ai des frissons rien que d'y penser... Et des poules, des poules qui n'arrêtent pas de caqueter...

Nous sommes beaucoup de Cordoue, du quartier La Trinidad, de Las Margaritas... Comme il n'y a pas de place pour tout le monde, les hommes prennent des tours pour s'asseoir, et j'ai rencontré un monsieur de l'Alpujarra, très drôle, qui ressemble à ton cousin Cristóbal et qui expliquait que, de peur que la police le renvoie, il s'est habillé en voyageur ; avec son chapeau, son manteau et ses bonnes chaussures... tous les vêtements lui ont été prêtés par ses voisins, mais les chaussures sont trop petites. Le pauvre a hâte d'arriver à Barcelone pour les jeter à la mer...

Que d'émotions en arrivant à Castellón, les gens demandent à tour de rôle à regarder par la fenêtre pour voir la mer, beaucoup ne l'ont jamais vue... Il reste encore beaucoup d'heures avant d'arriver à Barcelone et de voir Serafín.

Rafa : Serafín... La veille de Noël, mon père est tombé par terre. Nous avons dû appeler l'ambulance. Il était là, au sol, désorienté. À un rythme vertigineux, la démence lui dévore le cerveau. Je ne sais pas si mon père est vraiment mon père. Il a des moments maussades,

parfois des jours entiers, à d'autres moments, il est méfiant et regarde fixement les objets nouveaux. Un sentiment, une phrase m'accompagne comme une pierre, je veux que mon père meure.

Je le dis pour la première fois et je peux à peine l'entendre, mais cette phrase me martèle le cerveau pendant que je fais attention à tout ce qui lui arrive. Et je pense que c'est peut-être plus pour moi que pour lui, par pur égoïsme, parce que ce présent est parfois écrasant et épuisant, parce que je vois ma mère souffrir, aveugle et sourde, sans bien comprendre ce qui arrive à son mari...

Heureusement, l'humour nous sauve souvent. L'autre jour, ma mère, en parlant de mon père, a dit : "Mon petit, la vieillesse lui est tombée dessus tout à coup", à mon père qui a 90 ans.

Ana : Carmela, l'arrivée à Barcelone est difficile, très difficile, car laisser ma famille à Cordoue, mes parents que je voyais tous les jours, ma maison... je me sens très seule... Ici, les gens font tout pour combattre la nostalgie. Ils blanchissent les cabanes comme dans leurs villages, attrapent des grillons et les mettent dans des bocaux pour qu'ils chantent la nuit afin de pouvoir s'endormir, ou cherchent le son de l'eau pour se souvenir des fontaines... Les fontaines de Cordoue... (Son d'eau). Ça me fait du bien de parler avec toi... Serafín travaille toute la journée et pendant la période où nous avons été relogés chez ma belle-sœur qui ne nous laisse rien utiliser, que veux-tu que je te dise... ! Même un jour, une voisine est venue réclamer la casserole que nous utilisions pour la soupe en disant que c'était à elle ! Et elle disait qu'elle avait tout en double ! Allez, voyons ! Cet été, mes beaux-frères sont partis à Cordoue, tu les as peut-être vus... eh bien, ils nous ont envoyé une lettre disant que nous devions partir parce qu'ils revenaient avec une autre sœur... du jour au lendemain, nous nous sommes retrouvés à la rue, ou plutôt à la colline, dans notre cas... ici, au Carmelo, tout est montées et descentes,... au final, nous nous sommes installés dans cette cabane, où la semaine dernière, ils ont jeté une énorme pierre qui a traversé le toit en tôle, tombant juste à l'endroit où je venais de donner le sein à mon Fede... ça aurait pu nous tuer.

Mais maintenant, il s'avère que nous ne pouvons pas non plus rester car elle est déjà vendue... Heureusement, quand on en a le plus besoin, il y a toujours quelqu'un prêt à nous aider... Et aujourd'hui, alors que je faisais des courses à l'épicerie, une femme m'a demandé : "Que se passe-t-il ? Vous ne vous sentez pas bien ?" Et alors, j'ai commencé à pleurer, et je lui ai dit nous devions quitter la cabane, que nous n'avions nulle part où aller, et elle m'a dit qu'elle connaissait quelqu'un qui vend une cabane pour treize mille pesetas... cet argent, nous ne l'avons pas, mais avec un peu de chance, des amis vont nous le prêter.

Carmela, prends soin de toi..., oui, oui, moi aussi.

Rafa : Mes frères et moi avons grandi dans cette cabane qui coûtait 13 000 pesetas, sans lavabo ni eau courante, nous devions aller la chercher à la fontaine... C'est ainsi que nous avons commencé à faire partie de "Barracrópolis". Cette Barcelone qui n'apparaît pas dans les livres d'histoire, cette Barcelone de cabanes entassées en périphérie. Cette Barcelone d'opportunités et de misère. Ils voulaient de la main-d'œuvre, mais ce sont des êtres humains qui sont arrivés... Des millions de personnes. Barcelone, Santa Coloma de Gramanet, Sabadell, Terrassa, Hospitalet de Llobregat, El Prat, Cornellà et tant d'autres lieux...

C'est curieux, les perceptions changent avec le temps... Maintenant, tout a une autre taille, une autre couleur, une autre forme... Rien n'est plus pareil. Ma mère était toujours occupée et passait des heures seule. Les jours les plus gris, son regard se posait sur un flacon de

médicaments et... eh bien, maintenant quand on lui parle de cette époque, elle dit que ce furent des moments heureux et souligne que mes frères et moi avions beaucoup d'espace pour jouer. Notre cabane était au pied du Carmelo, juste à côté d'une décharge. Les gens jetaient de tout, même un jour, pendant que nous jouions au football, quelqu'un a crié : "Attention, une machine à laver va tomber !" Et le gardien d'immeuble :... "Sors de là ! Sors de là !" Chaque jour c'était une nouvelle aventure entre objets, quelques rats et beaucoup d'imagination.

(Scène d'enfance)

Rafa : "Regardez Sera, Fede, le parachute rouge est toujours accroché au câble électrique.

Fede : On va lui jeter des pierres pour qu'il tombe. Zut, ça ne marche pas.

López : Quel dommage, il est super et... il est là accroché...

Sera : Le gamin qui l'a perdu doit être très triste. Nous allons trouver un moyen de l'attraper.

López : On pourrait lancer une pierre avec une ventouse attachée à une corde.

Sera : Ou mieux, avec une énorme boule de chewing-gum.

Fede : Ou encore mieux, on prend une échelle de celles qui sont très hautes.

Rafa : Sinon, on en parle à papa et il l'attrapera en un rien de temps.

Sera : Si c'était à moi, je ne bougerais pas d'ici de toute la journée... ou j'adopterais un chien pour veiller sur lui jour et nuit...

López : Je l'ai vu en premier. Celui qui l'attrape doit me le donner.

Fede : López, ne commence pas avec ça.

Rafa : Il sera à celui qui l'attrape.

Sera : López, laisse ce bâton de fer, tu vas te faire mal.

Fede : Laisse-le faire, s'il se fait électrocuter, il sera le héros du quartier. C'est une manière digne de mourir !

Rafa : Une manière digne de mourir... Avec le temps, ils ont fait des travaux et le parachute a cessé d'être là, à nous regarder et à être regardé par nous. Et encore aujourd'hui, il me revient en mémoire comme un symbole de ces choses que l'on désire, mais qui semblent inaccessibles. Qui n'a pas un parachute en attente... ?

Serafin : Les enfants, je vous épluche une poire ? Oui... Demain, ce sera notre anniversaire de mariage. Comment j'ai connu votre mère ? Votre mère... elle sentait le caramel... et nous nous regardions en passant sans rien dire, jusqu'à ce qu'un jour... eh bien, je suis allé derrière ce parfum... qui émanait de cette petite brune magnifique qui sentait le caramel...
« Rafaelete, je t'épluche une poire ? Ça aide à digérer »

...donc quand elle me voit là planté devant chez elle, elle me dit : 'Et toi, que fais-tu ici ?' Et je lui dis : 'Veux-tu que je t'accompagne à l'usine ?' Elle me répond : 'M'accompagner ? Écoute ! Pas besoin que quelqu'un m'accompagne. Je sais y aller toute seule.'

Quel caractère... Et jusqu'à aujourd'hui... « Allez ! Je vous épluche une poire ! »

SCÈNE FRÈRES

F : Je mets de la poire dans la salade ? Je mets de la poire ou quoi ?

S : D'accord ...

Ana : Ok, Pour moi...

R : De la poire ? On en parle ou quoi ? (Silence) Il faut trouver quelqu'un pour s'occuper d'eux. Maman est de plus en plus aveugle et sourde...

Fede : Jusqu'à maintenant, ils s'en sont bien sortis.

R : Je n'arrive pas à croire que vous le voyiez comme ça...

Ana : Je n'ai pas été là pour le voir, donc je ne sais pas... c'est comme vous voulez.

F : Papa ne va pas vers le mieux... (Pause) Il ne va pas redevenir comme avant, c'est sûr...

Sera : Et il devient super têtu... il ne sait même plus où sont ses médicaments...

F : Il faut vraiment lui tenir tête à papa. Je ne sais pas comment maman supporte tout ça...
A : À ce stade... ? Ce n'est pas ça qui compte maintenant.
R : Il y a des gens plus jeunes qu'eux qui vont beaucoup plus mal. Ce qui s'est passé jusqu'à présent avec papa et maman a été un miracle.
A : Un miracle, ce sera de trouver quelqu'un pour s'en occuper.
S : Eh bien, qu'ils viennent vivre avec l'un de nous...
A : Ils deviendraient fous !
F : Et nous aussi...
Sera : On va chercher une aide à domicile et chaque week-end, ce sera à l'un de nous.
F : Le mieux serait une maison de retraite.
R : Ils sont déjà sur liste d'attente pour une maison de retraite publique, mais ça avance très lentement...
S : Et les privées sont inaccessibles...
A : Je ne comprends pas comment nous avons permis qu'ils achètent un appartement à leur âge...
R : C'était leur décision. Pour eux, c'était important.
A : Et c'était leur décision de s'inscrire sur liste d'attente de la maison de retraite ? Ici, ce ne sont pas eux qui décident, non ?
R : Et qui va continuer à s'en occuper quand ils seront plus vieux ? Toi ?
A : S'ils n'avaient pas acheté, nous n'aurions pas à assumer les frais d'une aide à domicile... ni à payer un prêt.
R : Mais nous aurons l'appartement quand ils seront morts, non ?
F : Pour cet appartement, ils te donneront quatre sous...
Sera : Mais ... Ce sont nos parents. Qu'est-ce que vous racontez ?!
F : Oui, oui... mais ils sont vieux, non ? (Silence) Pfff... Bon, et au sujet des obsèques... quoi ? Encore une galère.
R : Papa dit de l'enterrer là où il tombera
F : (Surpris) Là Où il tombera ?
R : Oui, oui, là où il tombera. « Vous m'enterrez là où je tomberai »

A : Ils sont uniques..., ha, ha, ha.
S : « Je t'épluche une poire ? » Ha, ha, ha.
F : Ça ne me fait pas rire. Je ne comprends pas comment ils n'ont pas pensé à tout ça...

S : Ils ont toujours vécu au jour le jour... La planification n'est pas leur point fort.
F : Et c'est nous qui devons payer les pots cassés.
R : ...parce que tu as déjà tout prévu, toi ?
F : Mmm... non, mais je ne veux pas finir comme ça... vous m'achevez et on n'en parle plus.
R : Oui, et on finira en prison.
F : Je veux dire que je ne veux pas être un poids, une charge...
S : Eh bien, tu pourras faire comme les esquimaux, aller dans un coin et mourir de froid.
F : Je ne suis pas un esquimau...
Sera : Pouvons-nous nous concentrer sur papa ?
R : Eh bien, le plus pratique serait de l'incinérer.
A : Mais, c'est à eux de décider, non ?
R : Ne recommence pas... !!
S : J'ai du mal à imaginer maman seule, sans papa...
F : Cette salade est prête. Papa, maman, la salade... !

SERAFIN :

Pourquoi tourner tant autour du pot ?
Pourquoi s'efforcer autant ?
Je ne bouge plus sans raison,

je n'ai plus un gramme de force,
ni un souffle de vie.

Capricieux destin, puisque tu choisis mon chemin, dis à la Démence de venir jouer avec moi. Je n'éviterai pas les souvenirs, ni ne feindrai plus l'oubli. Je vais m'asseoir dans le présent léger pour sentir chaque battement. Laisse-moi expérimenter un peu de folie, car la raison ne m'a pas souri dans ce monde. Tant de discours et de scènes pour déguiser des mensonges de tant de mercenaires. Démence, ta présence me trouble...

Rafa : Eh bien, vous avez déjà rencontré mon père. Voici mon père maintenant. Qui aurait pu l'imaginer ? Avec ce tempérament qu'il a toujours eu...

Jingle du NODO (Noticiarios y documentales) (propagande franquiste diffusé dans les cinémas de l'époque - ndrI)

JOURNALISTE : (Voix aiguë) Leurs Majestés le Roi Juan Carlos Ier et la Reine Doña Sofía ont inauguré le Polygone Badía, remettant en mains propres les titres de propriété aux heureux bénéficiaires. La ville est située à la périphérie de Barberà et Cerdanyola del Vallès et compte 5 000 logements sociaux, qui offriront un foyer digne aux familles d'immigrants arrivés à Barcelone dans les années 60, en provenance du reste du royaume d'Espagne. Dans son ensemble, le plan du Polygone Badía reproduit la carte de la péninsule ibérique et des Baléares. Belle image aérienne.

Les voies publiques portent des noms géographiques, comme avenue du Cantabrique ou avenue de la Méditerranée, et les écoles portent le nom des danses régionales de chaque communauté autonome, permettant aux plus petits d'étudier dans l'école de "La Jota", "La Muñeira" ou "La Sardana".

RAFA : Je me souviens encore du jour où nous avons obtenu notre appartement et de notre arrivée à Badía en 1975 : il était notre héros et nous avons tous vécu ce jour d'une manière spéciale...

SERAFIN : TIERRAAAAA !!! Mariquilla, Fede, Rafaleta, Ana, Sera, venez ici...

ANA : On dirait New York.

Rafa : Oui, tous ces bâtiments...

Fede : Waouh... Regarde ça...

Rafa : C'est trop cool !

Sera : Tous ces arbres !

Ana : Ici, on dirait qu'il n'y a pas de rats...

Fede : Allons voir ce qu'il y a là-bas...

Ana : Qu'est-ce qu'il a papa, dans les yeux ?

SERAFIN : Rien, ma fille, rien... allez jouer...

Fede : Papa pleure.

SERAFIN : Allez jouer, les enfants, allez jouer...

SERAFIN : Ma mie, enfin un appartement.

ANA : Oui, Serafín ! Enfin un appartement !

ANA : Oui, Serafín, oui..., ce soir les dentelles seront prêtes, dépêche-toi, tu es en retard... Carmela ! L'arrivée au Polygone Badía a été très émouvante. J'avais l'impression d'être dans un théâtre avec beaucoup d'applaudissements. Il y a encore des jours où je n'y crois pas, passer d'une baraque avec des fuites partout à ça... C'est incroyable ! Nous sommes au septième étage de l'avenue Cantábrico, tout est nouveau et lumineux.

Nous avons une sorte de boîte aux lettres pour jeter les ordures depuis l'appartement, c'est très curieux... le problème, c'est que quand le sac arrive en bas, il éclate et... eh bien, mieux

vaut ne pas l'utiliser. Et puis, il s'est avéré que le sol de l'appartement n'était pas terrible, c'était un plastique étrange et nous avons dû tout changer. Quelle pagaille ! Certains voisins ont même jeté leurs plastiques par la fenêtre... ha, ha, ha.

C'est très grand, Carmela, avec de longues avenues et beaucoup d'arbres. On nous a dit qu'ils allaient construire un grand complexe sportif pour que les enfants fassent du sport, imagine quel luxe ! Nous sommes très contents, on a installé un chauffage central parce que nous nous sommes plaints que les appartements sont humides et froids, mais maintenant, il s'avère que le chauffage ne peut pas être réglé et qu'il fait un bruit épouvantable... et en plus, ça consomme beaucoup. Donc, c'est super, mais on ne l'utilise pas ! Mais nous allons bien, tout le monde est très content. Oui, oui, mes parents vont venir. Serafín va très bien, mais comme les dépenses ne cessent d'augmenter, plus que dans la baraque, il a commencé à faire des heures supplémentaires, même si ensuite il n'est pas payé pour toutes et ça l'énerve... et donc me voilà, ici, en train d'avancer son travail à la maison... avec ces dentelles que, si je ne fais pas attention, il faut recoudre... Les enfants vont très bien et mangent comme des loups. Et chaque jour, je dois aller au marché voir Mari Carmen, qui, dès qu'elle me voit, elle commence à couper le chorizo. À l'école, ils s'améliorent de jour en jour, ...enfin, à l'école... dans les baraquements, on nous a dit qu'ils allaient nous construire une très grande école... et tous les après-midis, je dois réviser les leçons avec eux. Carmela, j'apprends beaucoup de choses. J'adore être avec eux et les aider... Si j'avais pu faire des études..., tu sais, j'aurais adoré être enseignante, mais...

Enfin, avec les enfants, je passe de bons moments, on rit beaucoup. Oui, oui, je leur passerai le bonjour de ta part. Gros bisous, Carmela.

Rafa : Quels souvenirs... La terre promise : un appartement ! Nous n'avions aucune idée que l'appartement se trouvait dans un ghetto préfabriqué. C'était Badía, notre nouveau chez-nous, en Catalogne, sans catalan ni Catalans. Il restait encore 10 ans avant que le catalan arrive dans les écoles et que l'on commence à entendre les premières discussions entre ceux qui disaient que les immigrants étaient venus coloniser la Catalogne et ceux qui disaient que grâce à eux, elle avait été sauvée. Pendant ce temps, pour nous, la Catalogne, c'était Badía, ce coin qui nous voyait grandir... Où le modèle était Ecole – Lycée – Terminal et ... le Centre Comercial. Mes frères et moi avons bien compris qu'il fallait sortir de là... J'ai trouvé mon premier travail au Baricentro... avoir son salaire, un travail facile... Ce n'était pas si mal...

Mais un jour, mon frère Fede m'a invité à aller à Morella, et quand je suis arrivé... je ne sais pas ce qui s'est passé... mais je n'ai plus pu m'enlever cela de la tête. Au bout d'un an, je suis parti vivre à Morella, étant le dernier des 4 frères à partir.

Ana : Quel silence sans les enfants...

Serafín : Il pleut beaucoup... il n'arrête pas de pleuvoir.

Ana : Avant, le silence était léger et maintenant, il pèse comme du plomb.

Serafín : La pluie, c'est bien pour le jardin et les plantes...

Ana : Le bruit me manque ...

Serafín : Quelle sale pluie...

Ana : Ava Gardner est morte...

Serafín : On est en train de perdre des gens qui n'étaient jamais morts auparavant.

Ana : Quelle histoire ! Je me souviens quand ma voisine de Cordoue a attrapé la rage à cause d'une éraflure faite par une sandale en cuir de mouton, le mouton avait été mordu par un loup... et la sandale était « enragée » et elle en est morte.

Serafín : Tu te souviens de ces choses, toi !...

Ana : J'ai beaucoup de souvenirs qui vont et viennent, qui m'accompagnent. Je n'oublierai

jamais, quand ma tante était en train de badigeonner le mur de la maison à la chaux, perchée sur une chaise... tout à coup, elle a ressenti comme si on lui tirait les cheveux, fort vers le haut, et elle a perdu ses règles, pour toujours, elle n'a pas pu avoir d'enfants.

Serafín : Mais, quelle histoire... !

ANA : Et il me vient à l'esprit, le premier homme noir que nous avons vu, là-bas, à Cordoue, quand j'étais petite... tous les enfants ont commencé à lui lancer des pierres. Heureusement, une voisine est sortie pour les gronder et leur dire de ne pas jeter de pierres à l'homme noir... Tu te rappelles qui était, cet homme ?

SERAFÍN : C'est du passé, tout ça...

ANA : C'était Antonio Machín !

SERAFÍN : Antonio Machín... Tu dis des choses qui me font parfois me demander si c'est bien vrai ?

ANA : Mais oui, c'est vrai. C'était Antonio Machín... Et l'histoire du melon tout frais...

SERAFÍN : Ah oui, ça oui... en sortant du cinéma d'été, un bon melon bien frais en rentrant à la maison... délicieux.

ANA : Et la faim... je me souviens encore de cette cigogne qui est tombée dans notre cour... et son accident nous a soulagés de la faim... Mon père a dit aux voisins : « Je vais lui arranger la patte, moi »... Moi je dis : tout ce qui vole va à la casserole. Et quand on dit... ceci se mange et cela non... eh bien, quand on a faim, on mange tout.

SERAFÍN : La faim et la satiété... la faim qui espère la satiété n'est pas vraiment la faim... On mangeait, mais pas à notre faim...

RAFA : On mangeait, mais pas à notre faim... Maintenant, la démence de mon père lui ronge la mémoire... Je suis allé chez le médecin avec lui, et quand la docteure lui a demandé de répéter trois mots : peseta, cheval, pomme, il n'a pas été capable d'en répéter un seul. Et de sa vie, il se souvient de son potager, de sa mère et de peu de choses en plus. Je ne sais pas si mon père est encore mon père.

Sommes-nous mémoire ou autre chose ? Qu'est-ce que l'identité ? Que signifie être catalan, espagnol ou européen ? Qu'est-ce que la patrie ? Mes parents ne sont pas des gens de drapeaux ni de patries... Ma mère dit : "Parce que je suis de Cordoue, je devrais aimer les sévillanes et être drôle...?" Mes parents n'aiment ni la fête ni les corridas... Moi, je suis pour le Real Madrid et je me sens catalan, je suis catalan... mais pas un Catalan de souche... bien que je ne sache pas très bien ce que cela veut dire... Être puriste, peut-être ?

Ma patrie est ce qui me fait me sentir vivant, ce qui donne un sens à tout cela... Comme dirait mon père : « Les enfants, Je vous épiluche une poire ? »

CHANSON. MIGUEL POVEDA (TE QUIERO MÁS QUE A MI VIDA)

ANA : Carmela... Carmela ?... Depuis que mes parents sont morts, nous ne sommes plus retournés à Cordoue. Serafín, depuis qu'il est à la retraite, passe toutes ses journées dans le potager. Mais maintenant, ils vont ouvrir un IKEA juste là, où il y a les potagers. Et Serafín... eh bien... il fait comme s'il ne voulait pas s'en rendre compte... Nous pensons venir à Cordoue un de ces jours, pour faire nos adieux. Et pour pouvoir vous serrer fort fort dans nos bras.

Hier, nous sommes allés rendre visite à une voisine dans une résidence... quelle horreur... on ne m'y mettra pas... surtout avec quatre enfants... Ah Carmela, ça devient de plus en plus difficile de monter et descendre les escaliers qu'il y a partout, on dirait qu'ils se multiplient... et c'est pour cela que certains voisins ne sortent plus de chez eux, les jeunes continuent de partir... et nous... eh bien, on y pense.

J'arrive, Serafín ! Carmela... il faut que je parte.

RAFA : Mes parents décident de changer de maison et de déménager dans une autre ville à 89 et 84 ans... Pour le côté pratique. Et ils ne veulent pas louer, mais acheter. Finalement, ils choisissent Benicarló, et arrive le moment de visiter le premier appartement que je leur avais trouvé...

J'y suis allé avec eux, et mon père, en entrant, sans même regarder l'appartement, dit : « Magnifique, mon garçon... Où faut-il signer ? » sans même lever la tête. Et ma mère, je pensais qu'elle regardait l'appartement, mais non... elle discutait d'autres choses avec l'agent immobilier... « Ah oui, oui, nous connaissons déjà Benicarló... notre fils fait du théâtre... » Et moi : « Mais vous voulez pas voir l'appartement... ?! » Et sans le visiter, ils l'ont pris.

SON. Jingle du journal télévisé "TELEDIARIO"

Journaliste : Hier soir, un balcon s'est effondré au cinquième étage d'un immeuble à Badia del Vallès, déclenchant toutes les alertes sur l'état des bâtiments et la dégradation de l'amiante. Le problème est grave, il affecte déjà la santé des habitants, et à Badia, tous les immeubles ont été construits avec ce matériau. Nous sommes en direct avec notre correspondant.

Correspondant : ... Oui, oui... Nous sommes en direct à Badia. Dès qu'on entre dans la ville, on est frappé par la vue d'un grand centre sportif totalement abandonné et couvert de graffitis, à côté du stade Sergio Busquets. C'est ici qu'on trouve "la plus grande concentration de kilos d'amiante par habitant dans tout l'État espagnol". Il y a une tonne d'amiante par habitant... Comme vous pouvez le voir, sur les nombreuses pancartes aux balcons, on peut lire : « Nous ne voulons pas d'amiante ». Ici, tout contient de l'amiante : galeries, tuyaux, toitures... tout. Quarante-cinq ans plus tard, l'amiante se désagrège, transformant Badia en une ville dangereuse, qui peut donner le cancer. Les experts disent que le pic de malades est encore à venir. Je vous rends l'antenne.

Journaliste : Merci, Josep. Encore un cas de négligence. Paradoxalement, la ville la plus jeune d'Espagne se détériore, et personne ne semble pouvoir assumer le coût nécessaire pour retirer tout l'amiante. Il ne reste donc plus à Badia qu'à se tourner vers l'une de ses figures célèbres, le magicien Pop, et espérer que son meilleur tour libère Badia de ce cauchemar.

Ana : C'était Badia, non ? Tu as entendu, Serafín ? Il paraît qu'un balcon s'est effondré...

Serafín : Le danger est partout !

Ana : Carmela... Carmela ? Ma surdité m'a apporté de la tranquillité. Je suis plus dans mon monde... Par contre, la perte de la vue... ça, je le vis moins bien, moi qui adore lire... maintenant, il me faut des lettres géantes, ha, ha, ha. Et les douleurs... avec les médicaments, ça passe... Là où tu es, tu n'auras plus tous ces problèmes... Pour moi, tu es toujours là, à Cordoue, en train de regarder par la fenêtre. Nous, à Benicarló, ça va bien. Même si, quand une inconnue vient pour s'occuper de nous et qu'elle touche à nos affaires... je ne sais pas... la première, j'ai eu du mal, la deuxième semble un peu mieux. Carmen venait de Cuba et Ana Mari, qui a le même prénom que ma

fille, quelle coïncidence, vient de Colombie. Elle prend soin de nous ici alors que ses enfants sont là-bas, ça doit être difficile...

Nous avons maintenant notre Fede et notre Rafa tout près, et Sera et Ana Mari viennent plus souvent. Sera nous a donné un cinquième petit-enfant ! Gabriel, il s'appelle, il est plein de vie... quel bonheur : les enfants, c'est la joie !... Rafa, qui est toujours en train de faire du théâtre, s'est mis en tête de monter une pièce sur nous... Tu te rends compte ?... Je ne sais pas ce qu'il va raconter, ni à qui notre vie va bien pouvoir intéresser. Nous ne sommes pas des gens importants, juste des gens ordinaires, mais lui, il dit que oui, qu'il veut le faire... Le fait que j'aurais aimé être institutrice, ça oui, je lui ai dit de l'ajouter. Une pièce sur nous...

L'autre jour, il nous a envoyé des photos du Carmelo, là où se trouvait le terrain de Baronense et où je t'avais dit qu'on avait jeté une machine à laver, et une autre photo de Badia avec Mari Carmen du marché. Il dit que quand elle l'a reconnu, elle l'a pris dans ses bras, et elle s'est mise à pleurer ... tu te rends compte ?... Et maintenant il m'a demandé de lui donner une photo de nous deux... et je ne sais pas laquelle choisir... celle-ci, voilà... Qu'est-ce qu'on était jeunes !

Bon, Carmela... je te dirai si Serafín va mieux depuis sa chute, mais il a déjà surmonté le coronavirus et tout, le virus n'a pas eu raison de lui! Bon, Carmela, je te raconterai. Allez, Serafín ! Prépare-toi, on va faire notre promenade avec Ana Mari... Oui, Serafín, il y a du soleil aujourd'hui... n'oublie pas ta casquette, hier tu l'avais oubliée, allez, Serafín...

CHANSON. ANTONIO MACHIN: "TODA UNA VIDA"